

Le Rabbin de Salonique

ROMAN / MICHÈLE KAHN



éditions du

ROCHER / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Un nouveau regard*

LE RABBIN DE SALONIQUE

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DU ROCHER

Shanghai-la-juive, nouvelle édition, 2010.
Le Petit Roman du mariage, 2010.
La Tragédie de l'Émeraude, 2007.
Le Roman de Séville, 2005, Prix Alberto Benveniste 2006.
La Pourpre et le Jasmin, 2000 (Le Grand Livre du mois, 2000, Éditions Corps 16, 2002).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Quand vous reviendrez, aurons-nous une auto ? Seuil, 2010.
Justice pour le capitaine Dreyfus ! Oskar, 2006.
Moi, reine de Saba, Éditions Bibliophane-Daniel Radford, 2004, Éditions France Loisirs, 2006.
La vague noire, Actes Sud Junior, 2000 et 2004, Prix des Incorruptibles 2001.
Cacao, Éditions Bibliophane-Daniel Radford, 2003, Biblipoché, 2005, Prix Cœur de la France 2003.
Le Grand Dragon, Éditions Bibliophane-Daniel Radford, 2002.
Le Shnorrer de la rue des Rosiers, Éditions Bibliophane-Daniel Radford, 2000.
Savannah, Éditions Flammarion, 1999 ; J'ai Lu n° 5858, 2001.
Les Fantômes de Zurich, Éditions Flammarion, 1998 ; J'ai Lu n° 5206, 1999.
Shanghai-la-juive, Éditions Flammarion, 1997 ; J'ai Lu n° 4929, 1998.
Contes et légendes de la Bible : I. Du jardin d'Éden à la Terre Promise, n° 85, 1994. *II. Juges, rois et prophètes*, n° 174, 1995.
Hôtel Riviera, Grasset, 1986.

Site de l'auteur : <http://www.michelekahn.com>
Contact : salonika@michelekahn.com

MICHÈLE KAHN

Le Rabbin de Salonique

« Un nouveau regard »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-07113-1

ISBN pdf : 9782268092379

En hommage aux déportés de Salonique

Première partie
Vers la lumière et la gloire

L'appel de l'Orient

La neige tombait à petits flocons, points blancs dans la nuit. Rien d'étonnant pour un matin de février à Berlin, ni en cette année particulièrement fraîche de 1933. Zvi Koretz avançait à pas pressés sur un quai de l'Anhalter Bahnhof, scrutant alternativement l'horloge et la foule de voyageurs. Sa main gantée serrait la poignée d'une petite valise noire. Plus tard, quand il reverrait ces instants en pensée, il fustigerait son manque de prescience : il s'était précipité vers le train comme un pauvre insecte attiré par la lueur d'une flamme, sans se douter du sort terrible qui l'attendait au bout des rails, sans imaginer qu'à partir de cet instant, et jusqu'à son dernier souffle, son destin serait lié au roulement des trains.

Il croyait s'envoler vers la lumière et la gloire, vers la richesse peut-être ; il allait vers l'opprobre et le dénuement.

Gita¹, son épouse, cachait mal l'inquiétude qui la rongait depuis qu'il avait planifié son voyage à Salonique, mais il avait feint de n'en rien voir. Les femmes, pensait-il sans acrimonie, se laissent déborder par leur imagination. Lui se réjouissait de partir. L'Orient lui était alors tel un être dont on connaît la voix sans avoir jamais vu son visage, telle une

1. Prononcer « Guita ».

fleur admirée en photo sans en avoir jamais respiré l'odeur. Des cartes postales reçues de Salonique lui avaient fait entrevoir une mer bleue, émeraude ou rosie par le soleil couchant qui glissait derrière le mont Olympe. Il avait hâte de le vérifier de ses propres yeux.

– Au moins, il fera chaud là-bas, dit Gita, cherchant à énoncer une parole positive, la main crispée sur le renard qu'elle serrait autour de son cou.

Tant de mauvais pressentiments l'assaillaient ces dernières heures qu'elle finissait par s'identifier désagréablement à la vieille folle de Leopoldstadt – le misérable quartier juif de Vienne – qui, en ses nippes noires de corneille, à longueur de temps croassait de sombres prédictions.

Le porteur suivait avec deux valises d'un cuir assez beau pour avoir résisté à de nombreux périples. Elles se distinguaient de celles des autres voyageurs par l'absence d'étiquettes rappelant un passage en des lieux magiques : Zvi Koretz ne descendait à l'hôtel que par nécessité.

– Voilà Safarana ! s'écria-t-il d'un ton satisfait.

Ne l'ayant rencontré qu'une seule fois, il avait craint de ne pas reconnaître aisément l'envoyé de la communauté de Salonique, chargé de l'escorter durant le voyage. Quelques pas encore, et les deux hommes se saluaient avec une chaleur distinguée.

– Rentre vite à la maison, Gita ! dit alors Koretz en entourant la jeune femme de son bras. Ne prends pas froid... J'espère que tu ne t'ennuieras pas trop pendant mon absence, ajouta-t-il.

– Dix-huit jours, c'est vite passé, répondit-elle en lui adressant un sourire de petit soldat. Léo ne me laissera pas le temps de m'ennuyer.

Penser à l'enfant, à sa vivacité d'écureuil, attendrit le voyageur.

– Si Dieu veut, nous fêterons son cinquième anniversaire à Salonique, dit-il encore.

Les époux s'embrassèrent pudiquement et se séparèrent. Ni l'un ni l'autre ne se retourna.

Herbert Scharf, un chapelier munichois, occupait déjà sa place lorsque les deux voyageurs pénétrèrent dans le compartiment du Berlin-Munich. Habilleur de têtes, il avait pour manie de chercher à déchiffrer le contenu des crânes au moyen d'indices qu'il accumulait patiemment.

« Quel lien entre ces deux hommes ? » commença-t-il par s'interroger, ravi de l'opportunité qui s'offrait.

Les nouveaux venus parlaient bas, à la limite du chuchotement, mais assez fort pour que le chapelier puisse reconnaître au plus âgé, la cinquantaine environ, de haute stature et vêtu de bleu foncé, un fort accent étranger. « Oriental sûrement, turc peut-être », estima-t-il en plissant les yeux. Arrivé d'abord seul, l'Oriental était ensuite reparti sur le quai pour accueillir son compagnon, la quarantaine, qu'il traitait cependant avec déférence. Il portait un feutre mou, tandis que l'autre, d'assez petite taille, arborait un chapeau noir à bords roulés. « Poil de lapin », nota l'expert en couvre-chefs, qui méprisait le feutre de tissu. Le propriétaire du chapeau noir ôta son pardessus et le plia soigneusement, laissant apparaître une doublure chatoyante. Puis les deux voyageurs s'assirent, et s'absorbèrent dans la lecture de leurs journaux. Le chapelier en fut pour ses frais.

Après plusieurs heures de trajet, ses voisins n'avaient échangé quasiment aucune parole en sa présence, et il n'en savait guère plus, si ce n'était qu'il avait repéré en eux la race perfide des juifs. Mais ils n'avaient qu'à bien se tenir : la vengeance était proche. C'était ce qu'affirmait son hebdomadaire favori : *Der Stürmer*, dont il se régala jusqu'à Munich, jubilant à la vue des caricatures antisémites.